

LE PETIT
SOLDAT

François-Régis Delaunay

Le petit soldat

Récit

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

Isabelle, mon épouse chérie, est venue au monde un 20 juin, dans les années cinquante du siècle dernier, cadette, avec sa sœur jumelle, d'une famille de six enfants nés de parents agriculteurs beaucerons.

15 mai **2012** – 9 h 30

« Bien arrivée. Je file à la radio pour la mammo puis chez le gynéco. Je t'aime *my darling* ».

Voilà, une simple vibration sur ma cuisse gauche m'avertit que le SMS d'Isabelle, ma Princesse adorée, vient de me parvenir. Elle est bien arrivée à la gare St Lazare et va entamer sa journée médicale à Paris. Elle a quitté Pont-l'Évêque ce matin-là par le train de 7 h 12. C'est tôt, mais elle préfère somnoler sur le siège un peu éculé d'un wagon de la SNCF plutôt qu'au volant de sa voiture dans les bouchons franciliens. Elle a certainement raison...

Joignant l'utile à l'agréable, elle avait pris date avec une amie pour aller découvrir l'exposition Keith Haring au musée d'art moderne de Paris.

20 mai **1972** – 16 h

Le soleil brille sur la vallée de Chevreuse. C'est une bonne nouvelle car c'est le jour de mon mariage. Ma maman est très élégante, et surtout fière de tenir à son bras son fils aîné, premier de ses quatre enfants à convoler, pour le mener vers la petite chapelle, auprès de sa future épouse. Il y a déjà pratiquement trois ans que je

connais ma bien-aimée. Nous sommes très amoureux et, bien que très jeunes, nous avons vécu l'année précédente un écueil ardu à dépasser : l'échec prématuré d'une grossesse. Cette marche vers l'autel est donc la voie de la félicité.

Bras dessus bras dessous, maman et moi traversons le petit jardin fleuri conduisant au porche d'entrée. À 22 ans, je n'ai pas l'aisance d'un vieux brisquard de la politique qui saluerait certainement à droite et à gauche des inconnus avec un hochement de tête complice et assuré. La plupart des invités sont déjà serrés dans la petite chapelle. Tous les chapeaux qui sont vissés sur les têtes féminines font penser à un paysage cosmique envahi par des anneaux de Saturne et autres étoiles filantes. Quelques personnes éparées sont encore dehors. Retardataires, claustrophobes ou plus simplement amateurs d'air frais et de soleil.

Sur ma gauche, une dizaine de mètres avant de pénétrer dans l'arène nuptiale, sur un petit talus, un groupe de trois personnes attire mon regard. Il y a là un couple que je connais, car elle et son mari sont des amis de ma promise. Et puis il y a une jeune fille avec de longs cheveux élégamment ondulés. Elle est grande et mince. Elle est magnifique. Son visage respire d'harmonie, ses traits sont fins et ciselés, ses grands yeux marron sont dessinés sur une peau légèrement mate qui, même sans que je puisse la frôler, me paraît si douce. Un long cou achève de porter au sommet cette œuvre surréaliste.

Un petit pincement sur mon avant-bras, émis par une mère attentive et surtout intuitive, me ramène à la réalité du jour. Je redresse ma tête, l'aligne vers mon destin immédiat et franchis, sous les accords du canon de Pachelbel, le seuil de ma nouvelle vie qui va débiter. Cela commence, tout du long des vingt mètres suivants, par le versement conjoint d'une pluie de larmes, très nourrie, par le couple mère-fils. Quelques minutes plus tard, je prononçais un « oui » sincère à ma fiancée qui devint donc ma femme à cet instant.

L'alliance qui était destinée à venir ceinturer mon annulaire gauche trouva naturellement sa place. Mais je sentais bien qu'un fil invisible venait de se coincer sous cet anneau et je devinais sans aucun doute à qui il était relié, non loin de là.

Mais, j'étais donc marié.

Pour deux années seulement. En 1974, nous avons détricoté ce que nous pensions être indéchirable et je me trouvai donc dans le costume d'un célibataire. Aucun enfant n'était finalement né de cette courte union et ce divorce précoce n'était donc pas une catastrophe insurmontable.

De son côté, la belle inconnue du talus de la chapelle de la vallée de Chevreuse avait épousé son propre chevalier et avait eu avec lui, très peu de temps après, un garçon.

Tandis que l'alliance avait, elle, bel et bien quitté mon doigt, le fil qui s'y était accroché deux ans plus tôt ne cessait de se rappeler à mon attention. Je ne l'avais pas oublié, ce petit cordon pétri de souvenirs et d'émotions.

Je menais pendant quelque temps une vie affective n'ayant rien de glorieux, sauf peut-être si l'on considère que l'ampleur de la gloire se mesure au nombre de trophées accrochés au revers de la veste.

Après quelque temps, lassé de ces intrigues de pacotille sans lendemain, je décidai de tirer sur ce fil. Très prudemment, mais avec appétit, je remontai lentement le ruban. En réalité, je savais parfaitement ce qu'il y avait au bout. Je n'avais jamais oublié ce jour de mai pendant lequel le filin était venu se loger au creux de ma main.

Dès lors, la complexité de cet envol vers le graal espéré a pour moi été de me dévoiler. Arriver dans une vie fraîchement organisée avec pour espoir d'en dérouter un élément n'est pas une trajectoire moralement apaisante.

D'une manière qui fut très violente pour celles et ceux qui nous entouraient, nous décidâmes soudain, après quelques semaines d'une vie de délices dissimulés, d'unir nos destins au grand jour.

C'était il y a 40 ans.

Au bout de ce lien, elle était bien là, ma princesse, mon Isabelle.

Nous dûmes traverser une longue période d'isolement, imposée par nos familles mais aussi parfois quelques amis. Notre détermination a vaincu tous les obstacles dressés devant nous. Nous avons dû déménager plusieurs fois, pour fuir les reproches et nous protéger des épreuves. Puis, assez rapidement, finalement, petit à petit, chacun des observateurs sceptiques qui nous entouraient finirent par nous inviter dans leurs vies. Lorsque les formalités administratives du divorce d'Isabelle furent achevées, nous poussâmes à nouveau la porte de l'union en nous mariant, cette fois-ci seulement devant le regard de Monsieur le maire.

Nous avons élevé quatre enfants, dont trois que nous avons eus ensemble. Deux garçons, deux filles. Une équipe parfaitement unie, des écarts d'âge peu importants. Dans le parfait respect de la filiation de chacun, nos quatre enfants ont suivi des destins parallèles, et ont bénéficié d'une éducation n'instaurant aucune différence entre eux.

Ils ont tous les quatre suivi et réussi de belles études et jouissent aujourd'hui de socles professionnels solides.

Trois sur quatre sont mariés, et nous sommes, pour le moment, cinq fois grands-parents.

Le temps a passé si vite... Nous avons vu grandir nos enfants à la vitesse du son. Isabelle a mis entre parenthèses sa vie professionnelle pendant huit années, le temps de donner à nos quatre bambins les bases utiles et même nécessaires à leur développement. Dotée du diplôme très prisé délivré par « La Femme Secrétaire », Isabelle fit vivre ses compétences dans diverses entreprises, et notamment une société de post production de films publicitaires pilotée par l'une de nos amies. Elle devait rester une dizaine d'années dans cet emploi, qu'elle occupait à mi-temps et

qui lui apportait une vie sociale diurne avec d'autres perspectives que celles des couches ou des tâches ménagères. Avant cela, elle avait travaillé dans une entreprise de transport routier, puis, après les deux années passées à la mise en orbite de son premier fils, et alors qu'elle vivait désormais avec moi, elle rejoignit mon cabinet pour y œuvrer en qualité d'assistante. Ce qui, je ne le cache pas, fut un réel plaisir. La proximité de nos vies nous apportait, dans ce contexte fusionnel, tout ce que nous pouvions espérer.

Elle a, par la suite, continué à m'assister, avec parfois des périodes un peu plus chaotiques, consacrées aux enfants, après qu'ils se soient successivement invités sur terre.

Enfin, et jusqu'à la fin de ma vie professionnelle, elle a assuré avec brio le traitement des aspects administratifs de mon exercice.

L'ainé de nos enfants, son fils en réalité, est devenu ingénieur et a complété son brillant CV avec un mastère en école de commerce parisienne. Notre second, notre fils, a mené à bien des études conduisant à un diplôme d'école de commerce de très bonne renommée à Nice. Notre première fille concluait quant à elle un beau parcours universitaire au niveau d'un troisième cycle d'histoire de l'art, tandis que la cadette suivait les traces de son frère en faisant la même école de commerce, mais sur le campus de Lille.

Nous habitons Pont-l'Evêque depuis dix ans. Plus exactement un petit village à quelques kilomètres de ce haut lieu du fromage. Jusque fin 2005, nous y avions notre résidence secondaire.

En 1971, mes parents avaient fait l'acquisition d'un ensemble d'environ trois hectares qui était en fait une ferme dotée de tous les bâtiments utiles à l'exploitation. Il y avait, répartis sur le terrain, l'habitation, une longère recouverte d'un toit en chaume, le poulailler, le pressoir, l'étable, l'écurie, l'auvent et le four à pain. Sept constructions, délabrées pour la plupart, dont deux ont d'ailleurs été finalement sciemment détruites afin de récupérer les matériaux encore exploitables et les utiliser pour consolider les autres bâtiments.

L'une d'elles, la plus grande, est traditionnellement la maison d'habitation. La « grande chaume » qui tenait son titre de sa magnifique chevelure dorée en chaume lui servant de couverture. C'est d'ailleurs celle-ci dans laquelle mes parents ont élu domicile dès le début. Quelques travaux d'aménagement, largement effectués la première année par eux-mêmes et leurs quatre enfants, et une vie « de résidence secondaire » a pu débiter dans ce lieu magnifique pour le plus grand bonheur de tous.

Par chance, j'étais à l'époque à la fac et j'avais le bon goût de valider mes examens dès le mois de juin. Ce qui me laissait quatre solides mois de vacances avant la rentrée universitaire pour m'installer chez mes parents avec truelle dans une main et marteau dans l'autre.

Les séjours ne s'y déroulaient réellement que de Pâques à la Toussaint car les mois d'hiver étaient un peu trop frais et humides pour les capacités de chauffage de cette maison. D'ailleurs, parfois aussi pour certains mois d'août...

Mais nous avons passé, avec mes parents, mes frères et sœurs, nos enfants, nos amis et les amis de nos parents des moments exceptionnels dans ce lieu. Toutes les générations imbriquées les unes dans les autres et ne marquant aucun territoire exclusif. Un mélange délicieux et si généreux. Des rires. Des enfantillages. Toujours de la bonne humeur.

Au fil des années et des rentrées d'argent aléatoires de mes parents, les différentes constructions furent restaurées plus sérieusement, certaines mieux que d'autres. Mais le mérite a été de les sauver de la disparition inéluctable lorsque les toitures ne suffisaient plus à canaliser les lourdes larmes du ciel normand.

Malgré la main d'œuvre familiale, certes très bon marché, mais de moins en moins disponible, la restauration des bâtiments devenait trop coûteuse. Mes parents décidèrent donc de vendre une des maisons à l'un des plus grands amis de papa.

Après la mort, beaucoup trop tôt, en 1984, de mon père, maman dut se résoudre, en 1986, à morceler à nouveau la propriété. Il lui fallait réduire la voilure des charges et trouver quelque argent frais pour pouvoir continuer à garder cette « grande chaume » qu'elle adorait.

Elle décida donc de se séparer d'un autre morceau, celui qui était le mieux restauré, l'ancienne étable, devenue la « maison du tennis ». Il y avait avec ce lot, le tennis (construit par mes parents dès l'acquisition) et la « petite chaume », anciennement four à pain.

Mon amoureuse et moi venions d'acheter, en 1981, d'une ferme fortifiée du dix-huitième siècle au potentiel prometteur en plein Périgord noir. Nous avons laissé dans cette restauration nos économies et une grande partie de nos capacités physiques... Nos dos en ont encore de douloureux souvenirs

Néanmoins, lorsque ma maman s'est donc résolue à céder, en 1986, une autre partie de sa chère Normandie, nous n'eûmes que peu d'hésitation, et, en quelques minutes, grâce à l'appui d'une banque qui accepta de financer la totalité du projet, il fut décidé que ce petit joyau ne quitterait pas le cercle familial et passerait du patrimoine de ma mère au nôtre.

Pendant deux ans, nous n'avons pratiquement pas mis un pied dans cette maison, pourtant assez confortable, et dans laquelle papa avait adoré venir faire quelques petites retraites pendant sa maladie, qui, dit-on ici et là, fut bien « longue »... Il est vrai que, contractée à quarante-cinq ans, elle ne devait l'emporter que dix ans plus tard. À cette époque-là, on ne parlait pas beaucoup de cancer, mais de longue maladie.

Et, durant ce temps, nous travaillions d'arrache-pied en Périgord, invitant parfois nos amicaux visiteurs à se couler dans le costume ouvrier.

Pas une minute de notre temps libre ne se passait ailleurs que dans cette maison périgourdine que nous adorions, jusqu'en 1987, année de sa cession, sous la pression de nos quatre enfants, pourtant encore très jeunes, mais qui voulaient côtoyer d'autres horizons que ceux accessibles en six heures d'une voiture inconfortable, serrés comme les pages d'un cahier.

Pendant les années qui suivirent, nous avons papillonné pour les vacances estivales ici et là, mais essentiellement chez de très bons amis dans le sud de la France, avec des souvenirs ludiques exceptionnels pour nos tribus respectives. Enfin des vacances qui ressemblent à quelque chose, loin de la palette de briques et des sacs de ciment. Loin des lumbagos de papa et des ampoules de maman.

Et puis, pendant l'hiver, nous nous sommes surpris à retrouver avec grand bonheur la douloureuse étreinte des chaussures de ski autour de nos chevilles. Tout cela nous mettait bien sûr en joie.

Rapidement, nous entendîmes l'appel de la maison normande, dont, il faut bien l'avouer, nous n'avions fait que peu de cas depuis son acquisition. Petit à petit, nous avons replanté nos racines sur ces terres, retrouvé des sensations si fortes qu'elles réapparurent en quelques instants, renoué avec ce climat si différent mais si attachant. Ne dit-on pas que l'on peut, sous nos cieux, parfois voir les quatre saisons en une seule journée ?

Et voilà donc comment, sous le prétexte initial d'un sauvetage du patrimoine familial, s'est dessinée une nouvelle trajectoire de notre existence.

En 2005, tous nos enfants ayant accédé à l'autonomie, casés dans les strates de petits groupes ou de multinationales, logés à la faveur de premières acquisitions immobilières toujours avec de très importants travaux à faire, nous nous retrouvions, Isabelle et moi, dans la situation de penser à notre vie à venir...

Je lui proposai de vivre notre « décennie ludique ». Après avoir passé vingt-cinq ans de notre existence à élever nos enfants et à les conduire au seuil d'une portion d'histoire dont ils prenaient seuls les rênes, et avant que notre inévitable statut à venir de grands-parents nous accapare avec une densité certaine, il y avait probablement là un espace d'une dizaine d'années à mettre à notre profit pour faire éclore certains de nos rêves ou fantasmes non encore assouvis...

La Normandie nous apparut soudain comme une évidence. Nous allions vivre dans cette maison et transformer notre résidence secondaire en principale. Il me fallait donc, par ailleurs, trouver un point de chute professionnel et ce fut presque instantanément que je découvrais dans la presse professionnelle qu'un couple de confrères de Pont-l'Évêque souhaitait céder son cabinet. Quelques – très courtes – hésitations, un débat sans oppositions, une organisation efficace de la cession du cabinet de Saint-Cloud et de l'acquisition de celui de Pont-l'Évêque, et le projet était bouclé. Vente de la maison clodoaldienne, importants travaux en Normandie, sans dénaturer le site, pour faire évoluer la résidence secondaire normande en principale, mise à niveau du nouvel espace professionnel, et la décennie ludique pouvait commencer.

Nous n'avons pas raté ce train-là. Nombreux voyages à travers le monde, nouvelle vie sociale locale sans oublier bien entendu les piliers aimés de celle que nous avons vécue à Saint-Cloud, plaisir retrouvé de se lever pour aller travailler le matin, emploi du temps allégé, projets éminemment évolutifs de l'aménagement de notre espace foncier.

Et puis des détails stupides, mais qui nous ont surpris :

Se garer en marche avant et ne plus faire de créneau, passer quelques semaines sans voir de feu tricolore... intégrer que les commerçants sont fermés entre midi et, pour certains, seize heures... attendre des mois pour un rendez-vous médical... devenir une personnalité locale...

Sur ce dernier point, pour profiter pleinement de cette particularité, il serait préférable d'avoir des qualités que je n'ai pas. Je ne suis pas du tout physionomiste. Et je penserais volontiers que c'est un héritage paternel, tant papa a fait d'impairs avec cette incapacité à faire correspondre un nom avec un visage. Nous nous souvenons tous qu'il ait appelé Pons madame Pilatte ou Carotte monsieur Navet, après avoir imaginé des moyens mnémotechniques à l'efficacité douteuse. Combien de fois ai-je été salué dans la rue par des gens que j'avais l'impression de ne pas connaître, ou dont j'avais oublié le nom, alors qu'ils avaient décliné leur identité et que je leur avais prodigué des soins dans mon cabinet quelques jours auparavant. Quant à des rencontres à trois ou plus, à l'occasion desquelles il conviendrait de faire des présentations, autant dire que ce serait un fiasco assuré !

On finit par développer un sourire complice, les yeux remplis d'une fausse assurance et, si on y regarde bien, à la pêche aux indices et aux souvenirs...

Et puis, à l'horizon de décembre 2014, se profile la fin de ma vie professionnelle, en tous cas administrativement possible. Mais pas encore décidée. Un décrochage qui ne s'inscrit pas vraiment dans le droit fil de mes activités passées. Travailleur, curieux, entrepreneur et éclectique, j'ai toujours adossé à mon activité de chirurgien-dentiste libéral une aventure entrepreneuriale collatérale à laquelle je réservais environ la moitié de la semaine.

Ainsi, de 1975 à 1983, j'ai développé avec l'un de mes amis un concept de vente au détail de vêtements d'enfants, puis de 1983 à 1993, avec ce même ami, nous avons déployé une entreprise de vente par correspondance de foie gras (opportunité saisie lors de mon implantation périgourdine) et enfin de 1994 à 2004, la reprise, grâce et avec un autre ami, capitaine d'industrie celui-ci, le redressement et l'essor d'une société liée à la collecte et au traitement des déchets infectieux. Cette dernière épopée ayant été, de

loin, la plus passionnante et la plus complète. Partis d'une activité acquise au marteau avec un seul salarié, elle était cédée dix années plus tard à l'un de nos deux grands concurrents nationaux, avec une cinquantaine de collaborateurs, d'excellents résultats financiers et une image de marque très positive auprès de nos clients, hôpitaux et cliniques dans vingt-huit départements français.

Alors, bien entendu, j'ai toujours dû répondre aux interrogations de mes relations et amis qui ne comprenaient pas bien cette diversité, voire cet éparpillement, dans ma vie professionnelle.

J'ai, en vérité, au fond de moi-même, une fibre très ardente qui se nourrit du lien social dans sa version commerciale et je n'ai pas trouvé dans mon activité originelle l'occasion de faire vivre cette passion-là. Le patient qui vient à moi – et c'est heureux qu'il en soit ainsi – a déjà placé toute sa confiance entre mes mains. Je n'ai à le convaincre de rien. Ses seuls obstacles sont en général financiers. Et j'ai donc toujours, comme tous mes confrères, réalisé des interventions dans le seul but de donner du confort à mes patients, en dehors de tout intérêt financier, même si, ce n'est guère un secret, cette activité est génératrice d'une aisance matérielle indiscutable.

J'aurais parfois aimé (fantasme ou réalité ?) subir la contradiction et finir par imposer, sous les coups d'un argumentaire réaliste et subtilement construit, mon point de vue. Ne pouvant déployer cet arsenal dans mon environnement dentaire, seule la vraie vie d'entrepreneur m'a semblé permettre de côtoyer et de développer ce dessein.

Voici pourquoi j'ai toujours eu un poisson pilote qui collait sur les flancs de ma vie de chirurgien-dentiste, me conduisant vers ces aventures entrepreneuriales.

Mais ma passion native pour cette profession originelle ne s'est jamais démentie et c'est la raison pour laquelle je ne l'ai jamais abandonnée.